

Aléeff SOLO DE TAOUFIQ IZEDDIQU

PRESSE

LIBERATION | 16 MAI 2011

Les enjeux sans frontières d'Extra-11, Annecy

Festival. Danse, ateliers, expos... La manifestation franco-suisse s'interroge sur l'après-printemps arabe.

[...] D'autres s'attaquent au même sujet avec moins d'habillage intellectuel et formel, quoi que... Taoufiq Izeddou, Marocain que l'on avait auparavant vu au festival Danses d'ailleurs à Caen, tape du pied dans *Aléeff*. Il rugit, homme en colère ou vieille prostituée outragée, œuvrant avec le musicien traditionnel gnawa Maâlem Adil Amimi. Dans ce solo, porté jusqu'à une transe «défolklorisée», il reprend la parole, au nom du «je». [...]

Marie-Christine Vernay

MOUVEMENT.NET | 11 AVRIL 2011

Se perdre en Burqa

Les chorégraphes Izeddou, Fattoumi et Lamoureux esquissent une nouvelle vision de l'Orient

[...] Une mise à nu : c'est un peu à cela que procède de son côté, métaphoriquement, Taoufiq Izeddou, dans son solo *Aleef*, accompagné d'un musicien performer. Le chorégraphe marocain puise au plus creux de la pénombre une construction intransigeante de lui-même. Cela tient du fantastique, de l'onirique, mais tout autant d'un furieux concret. Acre, entêté, l'artiste balance son corps qui ne doit rien aux canons de la grâce dansante, dans un secouement de sa carcasse, que soutient tout l'espace qu'il projette. Intense, abrasif, Aleef se défie de toute complaisance, recrée un personnage de nuit, d'errance, de fantaisie, dans un bain imaginaire encore drapé de quelque surabondance d'effets par moment, qu'on pourrait dire orientalisants. Mais il y a là tant de présence, d'engagement, et de hargne sur soi, que cet homme de Marrakech livre ici entièrement une intensité d'artiste dont on ne doutait déjà pas ; mais sans l'avoir jusqu'alors à ce point approchée. [...]

Gérard Mayen

L'HUMANITE | 04 AVRIL 2011

À Caen, c'était six jours durant la danse d'ailleurs

La sizième édition du festival dirigé par Héla Fattoumi et Éric Lamoureux a proposé quatorze spectacles originaires d'une dizaine de pays.

[...] Une diagonale du fou sans fin reprise

Pour sa part Taoufiq Izeddiou a proposé Lailéef (Je tourne) qu'il danse seul. Le codirecteur du Festival de danse de Marrakech, institution fragile en perpétuelles difficultés financières, se lance à corps perdu dans une diagonale du fou sans fin reprise, où l'on peut lire en pointillé des éléments de sa biographie. On ne l'a jamais connu aussi physique, engagé de tout l'être, y compris avec la voix. Il a créé ses lumières : une rampe de spots illuminant plein feu le mur du fond. « Comme ça, on ne voit pas mes grimaces ni mon visage, mais seulement mon corps en mouvement », nous dit-il. Il arrive avec des valises qu'il dépose au sol avant de se mettre à danser dessus. Vient ensuite une série d'avancées et de reculs de biais sur la scène. On dirait, dans sa démarche lente, qu'il doit s'opposer à quelque élément invisible. Le pluri-instrumentiste gnawa Maâlem Adil Amimi se courbe et tend son dos afin que Taoufiq Izeddiou puisse y prendre quelque repos. En demi-teinte, on perçoit une certaine moquerie à l'égard du ciel. Enfin, le chorégraphe et danseur, revêtu d'une robe, se met du rouge à lèvres pour se mettre, sans doute, dans la peau de sa mère. Ce soliloque, dansé par un corps massif aux cuisses puissantes, rend sans doute palpable la part obscure de l'artiste. C'est d'autant plus efficace que sa trajectoire simple, fortement déterminée dans l'espace, s'effectue avec le minimum de moyens pour affirmer une volonté de découvrir. [...]

Muriel Steinmetz

Aléeff de Taouffiq Izeddiou

Aléeff n'est que le titre provisoire d'un solo que Taouffiq Izeddiou , 'a montré qu'au stade d'une étape de travail. On ressent pourtant l'urgence d'en relater la profondeur marquante. Accompagné d'un musicien gnawa avec qui l'action tiendra d'un quasi-duo de corps à un moment donné, le

chorégraphe marocain procède à un sulfureux décapage intime. Il parcourt patiemment le bord du plateau, charriant une forme massive indistincte, dans un état limite aux franges de l'obscurité. Puis, au contraire, il déborde dans une course circulaire effrénée. Enfin, s'abandonne à la brûlure d'un mur de lumières,

en fond de plateau, où il se révèle extrême, travesti, et fantasque. *Aléeff* est étreint d'une vigoureuse exaltation onirique dont les replis insoupçonnés aiguisent les accents de vérité, qui ne trompent pas.

Gérard Mayen/Bamako/Biennale
Danse l'Afrique danse.

AU FAIT MAROC | NOV. 2010

L'Afrique danse à Bamako

Bamako de nouveau au cœur de la danse et de la musique. Depuis le 29 octobre, la capitale malienne reçoit Danse L'Afrique Danse, Biennale de danse contemporaine consacrée à l'Afrique, aujourd'hui à sa 8ème édition.



Image extraite de la création "Aléeff" de Taoufik Izeddiou, présentée à Bamako hors-compétition./Antoine Tempé

Festival doublé d'un concours entièrement consacré à la danse, Danse L'Afrique Danse en est à sa 8ème édition. Après Luanda (Angola), Antananarivo (Madagascar), Paris et Tunis, Bamako reçoit pas moins de 16 pays africains et plus de 200 artistes venus de tout le continent pour participer au concours ou présenter leurs dernières créations.

"C'est la première fois qu'un Etat hôte s'engage autant dans l'organisation de la Biennale", répète fièrement Kettly Noël dès qu'elle a un micro à la main. La dame, grande prêtresse de la danse contemporaine au Mali est à la tête de Donko Seko, structure indépendante pionnière dans la promotion de cette forme d'expression artistique, en plein essor dans toute l'Afrique.

Un événement d'envergure

Bernardo Montet, danseur, chorégraphe et directeur marquant du Centre National Chorégraphique de Tours n'a pas de doute: "aujourd'hui, tout se passe ici. Ce n'est pas pour rien que Bamako reçoit aujourd'hui les programmeurs et directeurs de festivals les plus influents d'Europe".

Salles de spectacles, Palais de la culture, musées, rues de la ville, sont ainsi investis depuis le 29 octobre par des compagnies, des danseurs et des chorégraphes débutants ou professionnels. Tous les jours, les artistes concourants répètent, finalisent leurs créations, installent lumières et décor. En essayant, au mieux, de s'adapter aux moyens du pays.

Sept pays en lice

Ils viennent de Côte d'Ivoire, d'Afrique du Sud, du Bénin, du Congo, de Madagascar, du Burkina Faso ou de Tunisie, pour des créations de groupe ou solo, et convoitent la première place, qui leur donnera droit à une tournée internationale et à une subvention de 5.000 euros.

Au CCF (Centre culturel français), les danseurs catégories solos se suivent sur les planches de la petite salle climatisée. Créations poétiques, résolument modernes ou alliant traditionnel et contemporain, et performances physiques sont proposées au public et au jury (présidé par Angelin Preljocaj, chorégraphe français comptant parmi les plus importants dans le monde).

Plus tard dans la soirée, c'est au Palais de la Culture d'accueillir le gratin de la danse contemporaine. Malgré les coupures d'électricité récurrentes (Bamako y est régulièrement sujette) et précédant chaque spectacle, les danseurs catégorie compagnies ne se démontent pas et le public répond présent.

"C'est une aubaine d'être ici et pour moi, à double titre. Non seulement je présente ma dernière création aux programmeurs et

directeurs de festival et de salles, mais je repère en plus des artistes pour mon festival.”

Taoufiq Izeddiou, dont la création Aléeff a été programmée hors compétition au BlonBa.

Le chorégraphe marocain, co-fondateur de la compagnie marrakchie Anania et du festival On marche (du 22 au 29 janvier 2011 à Marrakech), est un habitué de la Biennale. “J’espère qu’un jour le Maroc accueillera Danse l’Afrique Danse, ce qui sans aucun doute participerait à donner à la danse contemporaine ses lettres de noblesse au Maroc”, conclut-il.

En attendant, 7 pays sont déjà en lice pour l’édition 2012 de la Biennale. Du côté de France Culture, opérateur français pour le développement des échanges culturels internationaux et initiateur de Danse l’Afrique Danse, on se concentre pour l’instant sur l’édition en cours. Comme à Donko Seko, la structure partenaire au Mali, et déjà, avant la fin de la Biennale le 5 novembre, le bilan est positif: “Le gouvernement malien a investi des moyens financiers conséquents dans cet événement et montre depuis quelques années une volonté claire de soutenir la danse contemporaine”, finit Kettly Noël... juste avant d’aller vérifier si tout est en place à Soudan

Ciné, où le réalisateur mauritanien Abderrahmane Cissako présente sa Fondation pour la préservation des salles de cinéma en Afrique.

Car si Danse l’Afrique Danse, c’est d’abord de la danse contemporaine... ce n’est pas que cela.

Illy Naït, correspondante à Bamako

Vendredi 29 octobre 2010



Taoufiq tzeddiou (en haut et au milieu) et le tandem Susana Panadés Diaz et Rudi van der Merwe (en bas) : un déluge de questions...

danse. Une première session de « Question de danse » mardi et mercredi, pour deux quêtes identitaires.

Ecartèlement gnawa et manifeste Bimbo

■ La première session, mardi et mercredi, des « Questions de danse » posées par Michel Kelemenis aux Bernardines, en ouverture du festival DanseM, plaçait au centre des conversations -toujours menées avec simplicité mais sans simplisme par le chorégraphe- les questions de l'identité. Une thématique passionnante, surtout lorsqu'il s'agit d'esquisses, de travaux en cours, qui révèlent le cheminement d'une œuvre.

Passant de l'obscurité à la lumière, caché puis incendié par 4 piliers de projecteurs, le marocain Taoufiq Izeddiou livre avec *Aléoff* une plongée dans une intimité toute en force et en ambiguïté. Ce solo, qui sera créé en mars au Festival Danse d'Ailleurs de Caen après une nouvelle étape de travail à Bamako, alterne chocs à terre et moments de recueillement, poiriers et hurlements en hauteur, la dichotomie entre l'ombre et la lumière étant incarnée sur scène par l'apparition d'un musicien gnawa, qui entraîne l'interprète dans une longue et intense procession à deux. Auparavant, dans une évidente allusion à l'effondrement des twin towers, juché sur deux haut-parleurs, l'ex-boxeur hurle longuement avant de livrer quelques blagues racistes...

« Le 11 septembre a changé totalement le regard que le monde porte sur nous, les arabes, et sur notre religion, l'Islam : c'est horrible à dire, mais quand je vais dans un aéroport, je me rend compte concrètement à quel point Ben Laden a réussi son coup », témoigne le jeune chorégraphe. La révélation -avec traves-

tissement, paillettes et lunettes de soleil- sur le *Strange Fruit* de Billie Holiday, est elle-même remplie de double-sens : libération ou nouvel enfermement ? retour à soi ou rejet de ses traditions ? La question reste ouverte, et c'est tant mieux...

Cause collective, et désordre intérieur

Avec *I'd like to save the World, but I'm too busy to save myself* (« Je voudrais sauver le monde mais je suis trop occupé à me sauver moi-même », en VF), composé de deux parties distinctes -manifestation pour une révolution et conséquences des limites de cette dernière-, Susana Panadés Diaz et Rudi van der Merwe interrogent l'idée de l'engagement. Politique ou pas, il s'agit ici de la quête d'identité de bimbo qui entend investir la cause collective, et en arrivent au désordre intérieur.

La scène s'allume sur les deux danseurs qui s'entremêlent, se confondent en un, à travers un combat nourri de principes philosophiques Tao. Avant de s'ouvrir sur une marche saccadée, celle de la foule, aliénation manifeste de ce qui échappe à l'individu.

Né en Afrique du Sud, Rudi van der Merwe, qui vit en suisse, pays dit « neutre » où le droit de manifester n'existe pas, déclare : « avoir vécu comme par procuration les manifestations auxquelles ils a assisté enfant au pays des zoulous sans pouvoir y participer ». Susana Panadés Diaz, espagnole d'origine, et désormais Suisse, précise quant à elle : « Je tiens à mes origines ».

Métaphore de l'intégrité, limites d'un idéal basé sur l'apparence, ce diptyque détonnant, qui met le corps au cœur de la scène, a été très applaudi. Un encouragement pour le tandem, qui donnera le jour à cette pièce en mars 2011.

HOUDA BENALLAL ET DENIS BONNEVILLE

La Marseillaise

Daniel Craig : c'est tout Bond !

Le retour de l'agent secret britannique sur les écrans de cinéma est attendu par les fans de l'Amérique. Daniel Craig a été nommé à la tête du rôle de James Bond dans le film "Casino Royale".



Zaz , révélation féminine de l'année

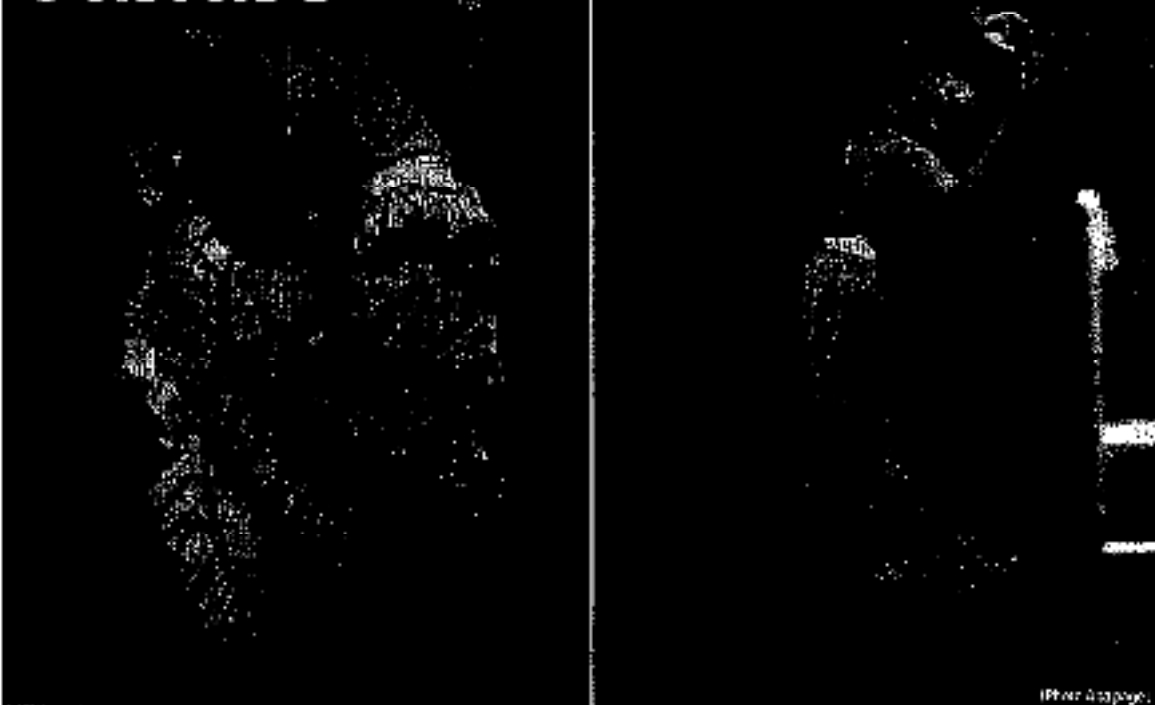
Après son tube "Je t'aime à la mort", Zaz a été élue révélation féminine de l'année. Elle a été récompensée par le prix de la révélation féminine de l'année 2010.

20

VENREDI 14.01.2011

LE SOIR

Culture



On danse 2011

Les solos en action

COCHÉ CHIRBA

On danse en ce 14 janvier à la sixième édition du festival international de danse contemporaine est prévu du 22 au 29 janvier à Marrakech. Pour ce qui est de 2011, les organisateurs, à savoir Tachfik Izeddine, de la compagnie Auz, ont annoncé plus de cinquante spectacles dans le cadre de ce festival.

**Le spectacle inaugural
se fera à la place
Jamaa El Fna à
samedi 22 janvier à
partir de 16 heures,
avec la performance
« Ceci n'est pas un
homme blanc »
du français Claude
Magna.**

né de la Ville de Bruxelles, se souvient en projetant dans une projection en 3D. Les chorégraphes seront les dans un espace de la Ville de Marrakech. Ce festival qui connaît un réel succès de participation pour les artistes et le public, a pour objectif de promouvoir la danse contemporaine en Tunisie et de permettre au public de découvrir de nouveaux spectacles de danse. La programmation de festival, organisée par Tachfik Izeddine, vise à offrir le regard que possèdent les chorégraphes internationaux sur la scène contemporaine internationale, selon deux axes. D'une part, une sélection d'artistes confirmés venus de tous les continents, et d'autre part un choix d'artistes parmi la nouvelle génération de chorégraphes et danseurs les nouvelles formes chorégraphiques. Cette sélection est entre « L'Art de la Danse » et « Avant-garde », en fait, une approche critique de la modernité. Chaque spectacle est suivi d'un débat et d'une discussion en direct avec le public. Une attention particulière est accordée à un pays comme l'Afrique, ainsi que l'Organisation des Nations Unies pour le Développement. Le spectacle inaugural se fera à la place Jamaa El Fna le samedi 22 janvier à partir de 16 heures, avec la performance « Ceci n'est pas un homme blanc » du français Claude Magna. Trois heures après, le public

**Le festival « On danse »,
dédié à la danse
contemporaine, est prévu
du 22 au 29 janvier. Cette
année, pour la sixième
édition, les spectacles en
solo sont à l'honneur.**

sera invité à participer à la manifestation de clôture avec les danseurs d'Annaly. Cette année sera par Tachfik Izeddine. Cette année sera l'occasion de voir jusqu'à l'Institut français de Marrakech. Une exposition de photographies et une projection vidéo réalisée par deux équipes de réalisateurs, ont également en plus de la programmation de l'événement dimanche 23 janvier à « On danse ». D'autre part, les artistes en danse contemporaine, parmi lesquels le film « Je t'aime à la mort » d'une durée d'une heure 30 minutes par Claude Magna. Le 24 janvier, le film de Tachfik Izeddine sera projeté. Les artistes filmés sont par Tachfik Izeddine. Selon les dates des artistes de la compagnie Auz, cette édition 2011 propose ainsi : une performance dans un espace public et la nuit, avec une projection vidéo réalisée par deux équipes de réalisateurs, ont également en plus de la programmation de l'événement dimanche 23 janvier à 19 heures, avec les artistes Bernardo Menon, Omar Rahi, Justo Cabrita, Soledad Ochoa, Julia Cima, Tachfik Izeddine, Gaby Serrano, Kanak Adras, Manon Kondeau, Said Ali El Momen.

De la transe à la danse : à la découverte du bassin méditerranéen



Ziya Azazi, le danseur turc, interprétant une chorégraphie virevoltante. © D.R.

Ziya Azazi et Taoufiq Izzeddiou se produisent les 17 et 18 mars au Centre national de la danse, invités par les Burkinabè Salia Sanou et Seydou Boro dans le cadre de leur carte

Titiller la tradition

Tout comme lui, Taoufiq Izzeddiou réinterprète la transe. Ces deux danseurs questionnent, chacun à leur manière, mais toujours dans un langage contemporain, la tradition. Celle des derviches tourneurs pour le Turc et celle des gnawas pour le Marocain. Dans Aléeff, Taoufiq Izzeddiou, qui dirige le Festival international de la danse contemporaine à Marrakech, s'interroge : « C'est quoi ta danse ? C'est quoi ma danse ? Moi, Marocain ? Moi, Africain ? Moi, méditerranéen ? Moi, arabe ? Moi, citoyen du monde ? Moi et l'autre ? »

À travers l'afrobeat du Nigérian Fela Kutí, il renoue avec son africanité et passe, replié sur lui-même, la tête baissée et yeux fermés, de la transe à l'univers gnawa. « Pour moi, c'est Fela qui incarne le mieux l'Afrique, par sa musique, son engagement révolutionnaire... Son chant est le seul qui me permet de passer de la transe à la danse », explique l'artiste curieux de connaître l'avis du public sur ce qu'il fait.

Ziya Azazi et Taoufiq Izzeddiou sont invités, comme quatre autres artistes (Ilyas Odman, Meryem Jazouli, Malek Sebai et Sondos Belhassen) par Salia Sanou et Seydou Boro à présenter leurs travaux au Centre national de la danse, les 17 et 18 mars. Avec la complicité du Tunisien Radhouane El Meddeb, les Burkinabè qui dirigent le Centre de développement chorégraphique « La Termitière » à Ouagadougou invitent les spectateurs à déambuler de studios en plateaux à la rencontre des danseurs originaires de Turquie, de Tunisie et du Maroc que l'on pourra retrouver en partie à Caen, du 28 mars au 02 avril, à l'occasion du festival Danse d'ailleurs.

blanche "De l'autre côté... le bassin méditerranéen".

Un labyrinthe carré marqué au sol. À son centre, des étoffes soyeuses. Rouge, blanc, noir. Trois jupes pour un danseur, Ziya Azazi, qui déconstruit et réinterprète la danse des derviches tourneurs. C'est à un moment de grâce que nous convie ce chorégraphe turc dans sa pièce Dervish composée de deux solos.

Successivement, Ziya Azazi joue avec la matière et le mouvement, la vitesse et la lumière, et invente une danse qui flirte avec l'acrobatie du hip-hop, le contemporain et la traditionnelle samâ des derviches. Beauté éphémère et fragile, l'ondulation des étoffes virevolte vers l'émotion et l'extase. Ziya Azazi se joue de la gravité et teste ses propres limites.

SAPHIR NEWS. COM | 16 MARS 2011

Taoufiq Izzeddiou : « Les événements dans le monde arabe peuvent marquer la naissance de la danse contemporaine dans ces pays »

Faire vivre la danse contemporaine au Maroc et dans les pays du Maghreb. Une ambition qui anime Taoufiq Izzeddiou depuis plus de 15 ans. Directeur artistique du Festival international de danse contemporaine de Marrakech, ce danseur chorégraphe est au Centre national de la danse (CND) pour présenter sa dernière création : « Aléeff ».



De l'autre côté... le bassin méditerranéen, avec ce thème les chorégraphes burkinabé Salia Sanou et Seydou Boro invitent le public à traverser la Méditerranée. Jeudi 17 mars et vendredi 18 mars, les curieux peuvent découvrir cinq spectacles au Centre National de la Danse de Paris. Un voyage qui les amènera de la Turquie au Maroc, en passant par la Tunisie.

Saphirnews a rencontré le chorégraphe marocain Taoufiq Izzeddiou, l'occasion de parler de son travail actuel, tourné vers ses origines gnawas. Mais aussi d'évoquer les ambitions qu'il nourrit pour sa discipline...sur les rives sud de la Méditerranée.

A la recherche de ses racines

Né à Marrakech, Taoufiq Izzeddiou est d'origine gnawa, des descendants d'anciens esclaves d'Afrique noire amenés au Maroc, il y a 400 ans, par les dynasties royales. Petit, il assistait aux cérémonies de musique gnawa organisées par sa mère. Des années après, le chorégraphe entame un « retour aux sources » et propose un solo, Aliéeff. Il s'est ainsi entouré du musicien gnawa Adil Amini, du créateur sonore Guy Raynaud et du compositeur Najib Cherradi et propose un travail de mouvement « biographique mais tourné vers l'avenir », entre tradition et modernité.

Une manière de (re)mettre sur le devant de la scène la musique transcendante des gnawas pour une danse « sans codes et donc très contemporaine », ainsi qu'une véritable « expérience spirituelle ». Arrivés d'Afrique, les gnawas ont, par la suite, islamisés leur musique et parlent de Dieu et du Prophète.

Un moment de méditation propre à chacun comme le confirme Taoufiq Izzeddiou ; « ce qui s'exprime avec cette musique, c'est ta danse à toi. »

Des révolutions porteuses d'espoir

Ce solo, le chorégraphe veut le porter au Maroc et développer autour de la musique gnawa un véritable projet pédagogique. Ateliers, cours, le but est de questionner « la contemporanéité de cette danse ». Car cette musique marie les caractéristiques des pays du nord et du sud de la Méditerranée : l'individualisme tout nordique de la transe et la communion toute orientale des émotions.

Taoufiq Izzeddiou entend ainsi profiter de « l'engouement actuel pour la danse » dans les pays du Maghreb. Le moment pourrait même être historique : « Les révolutions dans le monde arabe peuvent marquer la naissance de la danse contemporaine dans ces pays. » Car, au Maroc, par exemple, les voies vers une pratique professionnelle de la danse manquent. « Il faut convaincre le

ministre de la Culture de trouver des places pour la danse contemporaine dans les festivals et les maisons des jeunes », explique M. Izeddiou. Le vent de liberté qui souffle sur les pays arabes devrait libérer la pratique de la danse mais aussi les arts en général.

Marrakech fait déjà figure de précurseur. Depuis cinq ans, le Festival international de danse contemporaine de Marrakech, « On Marche.. » fait vibrer la ville au rythme des spectacles. Taoufiq Izeddiou, en tant que directeur artistique, est très investi dans la réussite de cet événement, panorama de la scène contemporaine internationale. Un événement aussi militant de par sa gratuité et ses ramifications en plein cœur des quartiers populaires de Marrakech.

Largement financé par la France, le festival doit aujourd'hui entrer dans une nouvelle ère. La source française se tarit et les financements sont à chercher auprès du gouvernement marocain. Une façon d'essayer de l'impliquer dans la dynamique créative qui parcourt le Maghreb.

Pauline Compan

LAVIEMANIFESTE.COM

Un bruit sourd sort toujours de quelque part. Un bruit sourd gronde, le ventre de la terre s'ouvrirait-il, s'ouvrirait-il de telle manière qu'on y tombe ou qu'on en sorte et qu'on en sorte de telle manière que ce serait une survivance. Qu'il n'y aurait alors pas d'autre survivance que la danse qui se joue devant nous. Et se jouer n'est pas histoire à la légère. Ce qui se met en jeu comme se met en vie comme ce qui risque la vie comme ce qui se met en jeu dans cette danse met en jeu toute une vie, s'y risque.

La scène est partagée ente l'ombre et la lumière. Le devant est plongé dans la pénombre, cela correspond au $\frac{3}{4}$ de la scène. Le quart restant est sous les feux des projecteurs. Une lumière intense est projetée par une structure visible comprenant au moins une vingtaine de projecteur. Cette structure fonctionne comme un mur troué si bien que nous percevons les déplacements qui se feront dans cette partie. L'effet produit est le suivant, il faut au regard soutenir la pénombre pour suivre les mouvements du danseur. L'effet produit est le suivant, la structure lumineuse est un signe extérieur de puissance, elle tranche avec les pauvres lueurs qui paraissent parfois dans le champ sombre. Elle fonctionne simultanément comme source lumineuse et arme de captation, le feu des projecteurs est aussi bien la lentille d'un viseur d'une arme de destruction que le soleil de midi. Ça mitraille. Ça capture. C'est un corps réduit qui s'y déplace et brûle sous la chaleur intense. Un quart de la scène c'est peu de place et pourtant ce quart là demandait toutes les lumières pour lui, laissant au reste de l'espace son reflet aléatoire et involontaire. Son reste.

C'est de la pénombre que commencent les premiers gestes. Un socle, bloc noir rectangulaire, une longue tour sur laquelle prendre appui pour danser dans les airs. Un minuscule périmètre sur lequel la danse s'ouvre, le danseur sursaute, les bras s'activent et rectifient sans cesse un équilibre perturbé et menacé par les mouvements de pieds et de jambes. Le corps est pris dans un courant de forces avec lesquels il lutte, c'est cet état qui va être traversé. Alors que la zone de pénombre est plus large et spacieuse, c'est d'un lieu réduit que tout commence, c'est en quelque sorte sur un morceau de monde et de ce qu'il en reste que commence Aaleef. Une voix sort d'un empli, maintenant il y a deux blocs noirs extraits de leur milieu, qui s'affrontent et qui portent le danseur, deux blocs, deux champs de force avec lesquels la danse est en prise. La musique porte mais elle est aussi portée. Elle s'adosse au danseur qui se courbe sous son poids. Une deuxième musique se porte alors sur la scène, elle vient d'un gambri tenu par Adil Amimi qui tantôt suit le danseur et tantôt suivi est par lui. Cette ligne de vie se croise, se rompt et se reforme, toujours modifiée, lorsqu'elle part ou revient, le lointain rejoue le proche. C'est dans cette proximité avec le corps du musicien que le corps du danseur pose tout geste comme ce qui tend à s'éloigner et à mettre hors de tout sa réalisation qui jamais n'aboutit

ici, qui jamais ne va à son terme. Et c'est parce que le geste, le mouvement du corps répondent au dimension du proche et du lointain, parce qu'ici il vient d'ailleurs et parce que d'ailleurs il vient ici, parce qu'au moment de sa passe le geste ne se réalise pas, que ce parcours avec la musicien est la présentation d'une identité en formation, c'est à dire mobile et indéfini.

Puis le corps passe de la pénombre au plein feu après avoir éprouvé les corps épuisés de l'homme qui descend les marches et d'une femme qui les monte. Une montée et une descente qui ne cessent pas de ne pas finir. Ces descentes et ces montées sur place ne viennent pas tant dire ou mimer la montée ou la descente, ne viennent pas tant faire exister des escaliers, des marches et des pentes que la scène n'aurait pas abrité. Le mouvement n'est pas tant l'espace parcouru que sa capacité de modification et de transformation, c'est ce corps, cette matière qui proposant les transformations d'un corps alerte à un corps fatigué, d'un corps fatigué à un corps épuisé expose ce que fait le mouvement au corps, ce qui se passe quand il y a mouvement. Ce changement se fera en passant finalement d'un corps à un autre corps, du corps de l'homme au corps de la femme. Le mouvement c'est la transformation de la matière.

La danse poursuit alors ce chemin vers un point culminant qui est un moment d'intensité. Le moment d'un corps galvanisé au sens chimique du terme, c'est à dire corps essentiellement et modifié et recouvert. C'est le processus d'altération. Ce corps, maintenant féminin, exposé dans une robe noire et courte, au tissu fin et satiné se trouve irradié dans la lumière et collé au mur. Le regard est successivement obstrué par des paires de lunettes posées les unes sur les autres, sans qu'il y ait dans ce geste le souci d'accumulation mais plutôt l'effet d'un débordement, d'une saturation. Un visage et suturé et saturé par une pile de lunette. Ce qui est drôle devient alors terrible. Les lunettes tombent au sol, cela n'emporterait-il pas dans cette chute, un peu de visage. Et si ce n'était que le visage qui ne cessé de tombé, de s'effondrer, de ne plus tenir à sa place, de se casser la gueule.

Aussi de fondre sous les lumières. Aussi cette lèpre qui dévore la chair. L'image d'une femme cachée et l'image d'une femme ex-peausée converge vers une même impossibilité, vouée à être réduite, d'une réduction telle que menace la destruction. Ce qu'il y a de minime, proche de l'extinction, quand la question de la survivance se pose, le passage pour ce minime jusqu'à nous est tenu, par la musique et le gambri. Pour que le passage ait lieu, le gambri lui-même tient le plus ancien et le plus contemporain dans une résonance électrique.

« Il y a trois jours, Paria et moi sommes descendu dans les recoins d'une joyeuse prostitution, où de grasse mamans (...) nous on fait penser avec nostalgie aux rivages de l'enfance innocente. Nous avons ensuite pissé avec désespoir. (...) La nuit dont je te parle nous avons dîné à Padermo, et ensuite dans le noir sans lune, nous sommes montés vers Pieve del Pino, nous avons vu une quantité énorme de lucioles qui formaient des bosquets de feu dans les bosquets de buissons, et nous les enviions parce qu'elles s'aimaient, parce qu'elles se cherchaient dans leurs envols amoureux et leurs lumières, alors que nous étions secs et rien que des mâles dans un vagabondage artificiel. J'ai alors pensé combien l'amitié est belle, et les réunions de garçons de vingt ans qui rient de leurs mâles voix innocentes, et ne se soucient pas du monde autour d'eux, poursuivant leur vie, remplissant la nuit de leurs cris. Leur virilité est potentielle. Tout en eux se transforme en rires, en éclat de rire. Jamais leur fougue virile n'apparaît aussi claire et bouleversante que quand ils paraissent redevenus des enfants innocents, parce que dans leurs corps demeure toujours présente leur jeunesse totale, joyeuse. (...) Ainsi étions nous, cette nuit-là : nous avons ensuite grimpé sur les flancs des collines, entre les ronces qui étaient mortes et leur mort semblait vivante, nous avons traversé des vergers et des bois de cerisiers chargés de griottes, et nous sommes arrivés sur une haute cime. De là, on voyait très clairement deux projecteurs très loin, très féroces, des yeux mécaniques auxquels il était impossible d'échapper, et alors nous avons été saisis par la terreur d'être découverts, pendant que des chiens aboyaient et nous nous sentions coupables, et nous avons fui sur le dos, la crête de la colline. » P.P Pasolini, Lettre à Franco Farolfi (Bologne, janvier-février 1941), Correspondance générale, 1940 – 1975.

Mais alors qui

Mais alors quoi

Cet homme dans la nuit, que cherche-t-il ? Le corps pris dans une désorientation, une lanterne à la main, éclairant son errance seule, éclairant la nuit qu'il traverse, l'éclairant et le montrant à travers la scène et hors scène. Parmi nous, éclairant et montrant qu'il cherche quelque chose, éclairant et nous faisant voir qu'il ne voit pas, éclairant cela parmi nous et nous montrant que lui ne se sait pas parmi nous, qu'il ne se sait pas ici. Et pourtant nous appelle et pourtant nous cherche et pourtant nous parle. D'où vient alors la sensation, lui à nos côtés partageant un même lieu, qu'un même lieu donc puisse faire coexister des espaces à multiples dimensions, imparcourables, que lui comme nous, ne nous rejoindrons pas.



"L'insensé.- N'avez-vous pas entendu parler de cet insensé qui, en plein jour, allumait une lanterne et se mettait à courir sur la place publique en criant sans cesse : « Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! » – comme il se trouvait là beaucoup de ceux qui ne croient pas en Dieu, son cri provoqua une grande hilarité. A-t-il donc était perdu ? disait l'un. S'est-il égaré comme un enfant ? demandait l'autre. Ou bien s'est-il caché ? A-t-il peur de nous ? S'est-il embarqué ? A-t-il émigré ?- ainsi criaient et riaient-ils pêle-mêle. Le fou sauta au milieu d'eux et les transperça de son regard. « Ou est allé Dieu ? » s'écria-t-il, je veux vous le dire ! Nous l'avons tué, - vous et moi ! Nous tous, nous sommes ses assassins ! Mais comment avons-nous fait cela ? Comment avons nous pu vider la mer ? Qui nous a donner l'éponge pour effacer l'horizon ? Qu'avons nous fait lorsque nous avons détaché cette terre de la chaîne de son soleil ? Où la conduisent maintenant ses mouvements ? Où la conduisent nos mouvements ? Loin de tous les soleils ? Ne tombons nous pas sans cesse ? En avant, en arrière, de côté, de tous les côtés ? Y a t-il encore un en-haut et un en-bas ? N'errons-nous pas comme à travers un néant infini ? Le vide ne nous poursuit-il pas de son haleine ? Ne fait-il pas plus froid ? Ne voyez-vous pas sans cesse venir la nuit, plus de nuit ? Ne faut-il pas allumer les lanternes avant midi ? N'entendons-nous rien encore du bruit des fossoyeurs qui enterrent Dieu ? Ne sentons-nous rien encore de la décomposition divine ? - les Dieux, eux aussi se décomposent ! Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! Comment nous consolerons-nous, nous, les meurtriers des meurtriers ?" Friedrich Nietzsche, Le gai savoir

Au delà du sens qui est mis dans ce travail, le chorégraphe maintient un enjeu esthétique majeur, la pensée de la modernité. Ce qu'Aaleef porte de modernité, c'est-à-dire une jointure entre l'ancien et le contemporain, s'élabore dans une présence scénique précaire, instable et qui donne à voir sa fragilité et sa fugacité. La structure lumineuse fonctionne armée et désarmée, et son désarmement surgit lorsque éteinte c'est une lampe, simple lampe à l'éclairage rouge qui subsiste dans ce noir. Et cette lampe est donnée à voir bricolée, elle est l'éclairage-même car sa présence est de montrer la fabrication de sa fonction. Elle est en quelque sorte la lumière mineure de la pièce. Ce qui ne se voit

pas dans l'éblouissante clarté majeure mais qui pourtant était déjà à l'oeuvre. Qui dans la nuit la plus obscure, une nuit rendu à elle-même, inatteignable, est soudain touchée par ce faible éclairage. Cette lueur touchant la nuit ne la récuse pas, la touchant elle dit que ce qu'elle est, une lueur que seule cette nuit abritait et qu'il fallait à cette nuit cette lueur pour être présente et se dérober vers un point aspirant qui la retire. Dès lors touchée cette nuit nous parvient dans son retrait, mouvement qui est l'instant de la pièce, la plus grande nuit converge avec la plus grande lumière, chacune puissance dévorante de son développement en mode majeur, c'est dans cette faible lueur qui s'en va diminuer jusqu'aux lueurs plus minimales encore, celle d'une paire d'yeux qui touche cette nuit que nous touchons quand ils la touchent.

*Texte : Amandine André
Photographie : My Mhamed Saadi*

m a r r a k e c h

Compagnie chorégraphique marocaine

Contacts:

Taoufiq IZEDDIOU

Gsm Maroc : + 212 (0) 671 73 47 07

Gsm France : + 33 (0) 61 88 323 388

Ataba.diffusion@gmail.com / izeddiou@yahoo.fr

